



**HAL**  
open science

# Quand l'académicien devient philosophe (ou vice versa) : Fontenelle à l'Académie des sciences

Maria Susana Seguin

## ► To cite this version:

Maria Susana Seguin. Quand l'académicien devient philosophe (ou vice versa) : Fontenelle à l'Académie des sciences. Que signifie être philosophe au 18e siècle? Séminaire de recherche, sous la direction de Colas Duflo et Anne-Lise Rey, 2024. hal-04525720

**HAL Id: hal-04525720**

**<https://hal.science/hal-04525720v1>**

Submitted on 28 Mar 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Quand l'académicien devient philosophe (ou vice-versa) : Fontenelle à l'Académie des sciences**

Le titre de cet article constitue sans doute un paradoxe un peu provocateur : il est bien évidemment impossible d'affirmer que, sous l'Ancien Régime, l'entrée dans une académie royale constitue une entrée en philosophie comme s'il pouvait y avoir un lien de cause à effet qualitatif entre le travail qu'entraîne l'engagement dans le travail collectif que suppose l'institution et le type de production intellectuelle qui en découle. Le cas contraire n'est pourtant pas exclu, même s'il faut alors se demander si une carrière d'académicien constitue un point de départ en soi ou un moment d'inflexion dans la production intellectuelle de celui-ci. Ces pages proposeront précisément une étude de cas, portant sur un auteur qui saisit l'opportunité que lui procure le fait de devenir académicien pour faire de ce qui aurait pu être une charge circonstancielle le cadre d'une activité intellectuelle pleinement philosophique, en accord avec l'ensemble de son œuvre, mais aussi dans stratégie nouvelle, ce qui confère à cette production un statut particulier dont il faut définir la portée. Il s'agit de Bernard Le Bovier de Fontenelle, neveu de Pierre et de Thomas Corneille, et qui a la particularité d'avoir appartenu aux trois grandes Académies royales : Fontenelle intègre l'Académie française en 1691, aux réunions de laquelle il participe avec une particulière assiduité pendant plus de soixante ans, l'Académie royale des sciences en 1699, dont il deviendra le premier secrétaire perpétuel en 1699, puis l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1701, qu'il quittera en 1716 pour se consacrer entièrement au secrétariat de l'Académie des sciences<sup>1</sup>.

La dimension philosophique de l'œuvre de Fontenelle est bien connue et a fait l'objet d'études majeures, qui ont révélé son importance dans l'histoire de la pensée française des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles<sup>2</sup>. En revanche, l'historiographie traditionnelle a pendant très longtemps réduit son œuvre académique à celle d'un homme de lettres doué, au service du

---

<sup>1</sup> Il était aussi membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, fondée en 1744, et à la naissance de laquelle il contribua activement, ainsi que de la Société Royale des Sciences et Belles-Lettres de Nancy, connue aussi comme Académie de Stanislas, du nom du roi de Pologne et duc de Lorraine qui la fonda en 1750.

<sup>2</sup> Voir Jean-Raoul Carré, *La Philosophie de Fontenelle, ou le Sourire de la raison*, Paris, F. Alcan, 1932. Leonard M. Marsak, *Bernard de Fontenelle : The Idea of Science in the French Enlightenment, Transactions of the American Philosophical Society*, New series, vol. 49, part 7, 1959. Alain Niderst, *Fontenelle à la recherche de lui-même (1657-1702)*, Paris, Nizet, 1972. Jean Dagen, *L'Histoire de l'esprit humain dans la pensée française de Fontenelle à Condorcet*, Paris, Klincksieck, 1977, p. 31-41. Voir aussi Mitia Rioux-Beaulne, « What is Cartesianism ? : Fontenelle and the Subsequent Construction of Cartesian Philosophy », dans *The Oxford Handbook of Descartes and Cartesianism*, ed. By Steven Nadler, Tad M. Schmaltz, and Delphine Antoine-Mahut. Oxford University Press, 2019 (online) et le dossier « Fontenelle », sous la direction de Maria Susana Seguin et Mitia Rioux-Beaulne, *Dix-huitième siècle* n° 44, 2012, p. 329-398. Communications présentées à la table ronde « Fontenelle : esthétique, science, histoire », Congrès de la Société internationale d'études du 18<sup>e</sup> siècle (ISECS/SIEDS), Graz, 25 juillet 2011.

pouvoir royal, à qui l'on doit surtout les beaux éloges de ses confrères, modèles du genre, mais sans portée particulière. Fontenelle apparaît ainsi comme un partisan des modernes dans la célèbre Querelle qui les oppose aux défenseurs des Anciens, adepte du cartésianisme, dont il vulgarisera la physique dans ses célèbres *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, et qu'il continuera de défendre même au moment où les idées de Newton auront définitivement prouvé leur supériorité<sup>3</sup>.

Or, les recherches menées ces dernières années ont également montré l'importance qu'a pu jouer l'implication de Fontenelle dans la vie des académies, et notamment à l'Académie royale des Sciences, que l'on peut désormais voir non seulement comme l'aboutissement d'une réflexion personnelle, initiée dans les œuvres qu'il écrites à titre privé, mais aussi comme le point de départ d'une réflexion historique, épistémologique et philosophique propre de grande portée intellectuelle dans la naissance et l'épanouissement des Lumières françaises<sup>4</sup>. Nous nous intéresserons dans les pages qui suivent à deux des aspects par lesquels on peut mesurer la dimension proprement philosophique du travail de Fontenelle en tant que membre de l'Académie royale des sciences : d'une part la mise en place d'une véritable épistémologie historique, et, d'autre part, la défense à peine voilée d'idées philosophiques très critiques, éloignées du cartésianisme traditionnel auquel on a souvent réduit la pensée de Fontenelle, et qui ouvrent l'espace officiel des publications académiques aux thèses les plus polémiques du temps.

Fontenelle devient le premier secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences au moment du renouvellement de l'institution, en 1699<sup>5</sup>. L'article XL du nouveau règlement associait à cette tâche la rédaction d'une « histoire raisonnée » des activités annuelles de la compagnie, travail qui se traduit peu de temps après par la publication des volumes de

---

<sup>3</sup> Voir par exemple, MARCHAL Roger, « Quelques aspects du style de Fontenelle vulgarisateur », *Corpus, revue de philosophie*, n° 13-1993, p. 51-62 ; du même, *Fontenelle à l'aube des Lumières*, Paris, H. Champion, 1997.

<sup>4</sup> Simone Mazauric, *Fontenelle et l'invention de l'histoire des sciences à l'aube des Lumières*, p. 23-26. Voir aussi son article « Aux origines du mouvement académique en France : proto-histoire des académies et genèse de la sociabilité savante (1617-1666) », dans *Académies et sociétés savantes en Europe (1650-1800)*, Actes du colloque de Rouen, textes réunis par Daniel Odon-Hurel et Gérard Laudin, Paris, Champion, 2001, p. 35-47. Voir également Maria Susana Seguin, « Anciens et modernes à l'Académie royale des sciences », dans *Anciens et Modernes face aux pouvoirs*, sous la direction de Delphine Reguig et Christelle Bahier-Porte, Paris, H. Champion, 2022, p. 179-195 ; « The Royal Academy of Sciences of Paris and the birth of historical epistemology », dans *Ordering Knowledge before the Organisation of Disciplines : Learning and Culture in the shaping of European Modernity*, Jean-Jacques Chardin, Sorana Corneanu and Richard Somerset, dir., Presses Universitaires de Strasbourg, 2023, p. 187-208.

<sup>5</sup> Voir à ce sujet, René Taton, *Les Origines de l'Académie des Sciences*, Paris, Palais de la Découverte, 1966 ; Roger Hahn, *L'Anatomie d'une institution scientifique. L'Académie des sciences de Paris, 1666-1803*, Paris, éd. des Archives contemporaines, 1993, et plus récemment Éric Brian et Christiane Demeulenaere-Doutère, dir., *Histoire et mémoire de l'Académie des sciences. Guide de recherche*, Londres — Paris — New York, Lavoisier, coll. Tec & Doc, 1996, 449 p.

l'*Histoire et mémoires de l'Académie royale des sciences*<sup>6</sup>, dont la parution commencera en 1702 et se poursuivra, sans exception, durant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>. Sans véritable modèle générique, le nouveau secrétaire bénéficie d'une grande souplesse dans l'élaboration de cette « histoire » que l'Académie doit donner chaque année au public, même s'il doit d'emblée satisfaire aux objectifs de la politique royale, à savoir, la diffusion des travaux des savants, la communication au public des activités conduites par les académiciens et, en arrière-plan, l'exaltation de la politique scientifique de roi.

La désignation de Fontenelle à cette place n'est pas le fruit du hasard. Comme le remarque David Sturdy, la charge a très bien pu être conçue à partir du profil même de Fontenelle, le règlement ayant été rédigé, probablement en accord avec Fontenelle ou avec sa collaboration, de manière à consolider sa position à l'Académie. Mais il est également vrai que, dès ses premières œuvres, l'auteur manifeste un intérêt évident pour l'histoire qui apparaît même comme l'un des instruments les plus efficaces dans son entreprise de dénonciation des travers de l'imagination et de démystification des fables, des superstitions et de la religion, comme le montrent l'*Histoire des oracles* (1687) et plus tard *De l'origine des fables* (1714)<sup>8</sup>. C'est aussi à travers une réflexion sur l'histoire que se manifeste son engagement auprès des Modernes dans la Querelle qui les oppose aux défenseurs des Anciens. Rappelons que sa célèbre *Digression sur les Anciens et les Modernes* (1687) repose sur deux constats majeurs : 1. l'affirmation de l'uniformité et de l'universalité de la nature humaine, qui est tout autant biologique que psychologique (idée exposée aussi dans les *Nouveaux dialogues des morts*), et 2. une nouvelle conception du progrès de l'esprit humain, libéré de toute menace apocalyptique. Fontenelle projetait même d'écrire une œuvre de synthèse, dont on ne conserve que des extraits, connus sous le titre *Sur l'histoire*, dont la datation reste encore problématique, mais qui permettent d'éclairer ses principales idées sur la question.

La réflexion sur l'histoire proposée par Fontenelle avant son entrée à l'Académie royale des sciences sera donc déterminante au moment où il doit assumer ses nouvelles fonctions. Dans l'ensemble de ses écrits, Fontenelle rompt clairement avec la vision chrétienne de

---

<sup>6</sup> Le titre exact est *Histoire de l'Académie royale des sciences, année [...] avec les Mémoires de Mathématique et de Physique pour la même année, tirés des registres de cette Académie*. Conformément aux usages, nous renverrons désormais aux différents volumes de la collection en abrégé, *HARS*, suivi de l'année.

<sup>7</sup> Le dernier volume de cette série est celui de 1790. Nous ne nous intéresserons ici qu'à la série de volumes rédigée par Fontenelle, c'est-à-dire l'ensemble 1699-1740. Voir sur ce point Maria Susana Seguin, « Fontenelle et l'*Histoire de l'Académie royale des sciences* », *Dix-huitième siècle* n° 44, 2012, p. 365-379.

<sup>8</sup> Fontenelle est aussi l'auteur d'une *Histoire du Théâtre français*, ainsi que des *Nouveaux dialogues des morts* qui mettent en scène de nombreux personnages historiques lui permettant de définir certaines des conceptions philosophiques centrales pour sa pensée de l'histoire.

l'histoire, cyclique et pessimiste, délimitée d'une part par la création du monde et, d'autre part, par la menace apocalyptique qui pèse sur l'humanité. Il prend également des distances avec le modèle sceptique revendiqué par certains libertins, comme La Mothe Le Vayer, qui utilisait le passé comme un instrument de relativisation du présent<sup>9</sup>. L'histoire qu'envisage Fontenelle n'a pas vraiment de début et ne semble pas avoir de fin, elle est aussi infinie que ne l'est l'univers dans lequel l'auteur contemple la « pluralité de mondes habités », de ses célèbres *Entretiens*. Pour Fontenelle, l'histoire suppose nécessairement le progrès, parce que l'esprit humain (considéré dans une perspective historique) est essentiellement perfectible<sup>10</sup>. Mais en même temps, il fait de l'histoire un phénomène complexe, dont le caractère factuel ne l'intéresse que dans la mesure où il permet de comprendre le fonctionnement de l'esprit humain. Comme il l'affirme, dans *Sur l'histoire* :

Ils [les historiens] ne font qu'errer sans fin dans les détails, et ne s'avisent point de remonter jusqu'aux principes généraux, où tous les détails se réunissent et se confondent. Entasser dans sa tête faits sur faits, retenir bien exactement les dates, se remplir l'esprit de guerres, de traités de paix, de mariages, de généalogies, voilà ce qu'on appelle savoir l'histoire. Mais ceux qui sont chargés de cette sorte de science-là, savent-ils quels sont les ressorts du cœur humain qui ont causé tous ces événements ? Ils n'en ont pas le moindre soupçon ; ou s'ils en savent quelque chose, ils le savent encore historiquement, c'est-à-dire, qu'ils l'ont pris dans quelque Historien. Mais de raisonner par eux-mêmes sur les faits dont ils ont un si grand amas dans la tête, de remonter de ces faits aux principes qui les ont produits, ils ne sont pas gens à cela.<sup>11</sup>

L'originalité du projet historiographique ébauché par l'auteur, notamment dans *Sur l'histoire*, repose donc sur l'explicitation d'une double ambition que Fontenelle expose en ces termes :

Si l'histoire fabuleuse nous donne matière d'étudier les erreurs de l'esprit humain, nous devons chercher dans l'histoire véritable la connaissance des passions du cœur ; il semble que ces deux sortes d'histoires aient partagé l'homme ensemble.

Ainsi, selon Fontenelle, l'écriture de l'histoire est véritablement utile lorsqu'elle se donne une portée gnoséologique, afin d'expliquer les mécanismes par lesquels s'élaborent les connaissances et surtout les travers de la pensée qui font tomber l'esprit humain dans l'erreur (les fables mais surtout les superstitions propres à la religion). L'histoire doit également avoir

<sup>9</sup> Jean-Michel Gros, « À chacun son histoire ». La Mothe Le Vayer et Naudé, entre Épicure et Machiavel », *Libertinage et philosophie à l'époque classique*, n° 17, « Les libertins et l'histoire », 2020, p. 103-123.

<sup>10</sup> Il serait pourtant erroné de considérer cette affirmation comme l'adhésion à l'idée d'un progrès linéaire, constant et ininterrompu. Non seulement Fontenelle reconnaît que certaines périodes de l'histoire peuvent marquer des temps d'arrêt, voire de recul dans le mouvement général du progrès (l'homme de l'allégorie peut bien tomber malade), mais il distingue aussi clairement des rythmes différents dans les productions de l'esprit humain, en fonction des capacités intellectuelles impliquées dans le processus.

<sup>11</sup> Fontenelle, *Sur l'histoire*, dans *Digressions sur les Anciens et les modernes et autres textes philosophiques*, sous la dir. de Sophie Audidière, Paris, Garnier, 2016, p. 128.

une dimension morale non pas pour condamner la nature humaine corrompue, mais pour mieux connaître les hommes, la motivation de leurs actions et leurs mœurs, voire pour anticiper leurs comportements<sup>12</sup>. C'est pourquoi la pratique de l'écriture historique se manifeste toujours chez Fontenelle dans son application à un domaine particulier : l'histoire des fables, celle des oracles, celle du théâtre français, qu'on ne peut analyser de manière efficace que parce qu'on les observe dans leur spécificité et selon les modes particuliers dont l'esprit humain les aborde. Tout semble indiquer que, pour Fontenelle, il faut préférer, au récit historique général, les histoires particulières, à partir desquelles on peut, dans un deuxième temps et par un autre effort intellectuel, remonter aux principes généraux donnant accès à l'« histoire de l'esprit humain », qui seule est digne d'intérêt<sup>13</sup>. On comprend pourquoi dans ses écrits historiques personnels, Fontenelle s'attache moins à consigner les progrès objectifs dont les hommes se sont rendus capables, qu'à déconstruire le discours prétendument « historique », afin de comprendre les raisons qui ont conduit l'humanité à prendre le fruit de son imagination pour des faits, et la fable (mais surtout la religion) pour de l'histoire. Ce n'est qu'après avoir procédé à ce travail qu'on pourrait appeler de « réflexion négative », (dire ce que l'histoire n'est pas), qui permet d'identifier les pièges à éviter et de se donner des règles qui font du discours historique un savoir sûr (une science donc), qu'il est possible d'envisager l'écriture positive de l'histoire, que l'auteur appelle « l'histoire véritable ».

C'est à ce travail que Fontenelle est confronté dans le cadre de ses fonctions à l'Académie royale des sciences. La responsabilité qui lui revient de communiquer au public, chaque année, une histoire de l'institution constitue un véritable défi car il s'agit d'une histoire écrite presque au quotidien, qu'on ne peut analyser avec le détachement que l'on pourrait accorder à l'histoire des temps reculés, ce qui explique sans doute que des commentateurs modernes considèrent que le travail de Fontenelle à l'Académie des sciences

---

<sup>12</sup> « Quelqu'un qui aurait bien de l'esprit, en considérant simplement la nature humaine, devinerait toute l'histoire passée et toute l'histoire à venir, sans avoir jamais entendu parler d'aucun événement. Il dirait : la nature humaine est composée d'ignorance, de crédulité, de vanité, d'ambition, de méchanceté, d'un peu de bon sens et de probité par dessus tout cela, mais dont la dose est fort petite en comparaison des autres ingrédients. Donc ces gens-là seront une infinité d'établissements ridicules, et un très-petit nombre de sensés ; ils se battront souvent les uns avec les autres, et puis feront des traités de paix presque toujours de mauvaise foi ; les plus puissants opprimeront les plus faibles, et tâcheront de donner à leurs oppressions des apparences de justice, etc. Après quoi, si cet homme voulait examiner toutes les vérités que peuvent produire ces principes généraux, et les faire jouer, pour ainsi dire, de toutes les manières possibles, il imaginerait en détail une infinité de faits, ou arrivés effectivement, ou tout pareils à ceux qui sont arrivés ». *Ibid.*, p 127. Pour plus de détails, voir Maria Susana Seguin, « Fontenelle, histoire des savoirs et épistémologie historique », *Libertinage et philosophie à l'époque classique*, n° 17, *op. cit.*, p. 247-265.

<sup>13</sup> Nous renvoyons sur ce point au livre de Jean Dagen déjà mentionné. Voir aussi Mitia Rioux-Beaulne, « Fable et science chez Fontenelle : une histoire de partage », *Dix-huitième siècle*, n° 44, 2012, p. 349-364.

est « très peu historique »<sup>14</sup>. Or, sa place d'académicien offre précisément à Fontenelle la possibilité de donner à son travail la double dimension qu'il ambitionne pour l'écriture de l'histoire, en se confrontant à l'écriture de la science en action, et de proposer, d'une part, l'analyse des mécanismes qui légitiment la production du discours scientifique et qui permettent d'accéder à l'histoire de l'esprit humain, et d'autre part, la recherche des motivations des actions des hommes, leurs passions et leurs mœurs.

Sur ce premier point, on peut considérer l'*Histoire de l'Académie des sciences* comme une œuvre éminemment historique, dans le sens où Fontenelle associe l'histoire à une approche philosophique originale qui inscrit son travail, comme l'a montré François Pépin, dans ce qu'on appellera, après Meyerson, « l'épistémologie historique »<sup>15</sup>. Cette dimension particulière de l'œuvre de Fontenelle se traduit par la forte adaptation entre la forme que l'auteur donne à son travail, et qu'il peut définir librement, puisqu'il est le premier à écrire l'histoire de l'institution, et l'objet de son écriture.

Commençons donc par la forme : chaque année d'activité scientifique est présentée dans un seul volume composé de deux parties, une première moitié intitulée *Histoire* (comportant, à la fin, les *Éloges* des académiciens morts dans l'année écoulée), et une deuxième partie consacrée à la publication des mémoires des académiciens, les deux parties reliées en un seul ensemble mais paginées de manière indépendante. Ces deux ensembles forment ainsi un tout cohérent, mais dont la lecture peut se faire de manière parfaitement distincte. L'introduction que Fontenelle écrit pour le premier volume de la série (1699)<sup>16</sup> précise par ailleurs que « l'histoire comprend plus de choses que les *Mémoires* » : c'est elle qui propose au lecteur « l'histoire raisonnée » de l'institution, alors que les mémoires des savants doivent être considérés comme les « actes originaux ou les preuves » que l'on publie en annexe dans les ouvrages historiques traditionnels. Le lecteur peut donc se contenter de ne lire que la partie historique, celle qu'écrit Fontenelle, la deuxième partie étant réservée à ceux qui ont déjà quelques connaissances dans les sciences et qui souhaitent les approfondir.

L'organisation des contenus de la première partie, celle que rédige Fontenelle donc, est plus ou moins imposée par la matière abordée : chaque volume annuel de l'*Histoire* comporte deux parties, Physique et Mathématiques, qui sont à leur tour divisées en différents chapitres,

---

<sup>14</sup> Le caractère éclaté des informations fournies par l'HARS et le manque de mise en perspective historique construite des comptes rendus explique que Simone Mazauric définisse l'HARS comme « fort peu historique, du moins au sens où l'on entend ce terme aujourd'hui ». Voir *Fontenelle et l'invention de l'histoire des sciences*, op. cit., p. 81-85.

<sup>15</sup> François Pépin, « Fontenelle, premier représentant d'une tradition française d'épistémologie historique », *Dix-huitième siècle*, 44 (2012), p. 381-398.

<sup>16</sup> Ce texte circulera par la suite de manière indépendante sous le titre *Préface sur l'utilité des mathématiques*. HARS 1699, p. I-XIX.

consacrés à chacun des domaines de savoir étudiés par l'Académie : pour la physique, la physique générale, l'anatomie (humaine et animale), la chimie, la botanique ; pour les mathématiques, l'algèbre, la géométrie, l'astronomie, l'optique, l'acoustique et la mécanique<sup>17</sup>. Fontenelle n'écrit donc pas une histoire de l'Académie comme institution : il accorde peu d'importance aux dates, à la logique chronologique ou à la sociabilité savante de la compagnie. Il écrit les histoires des différents savoirs en élaboration, dont chaque volume annuel propose des chapitres thématiques, en commençant par les thématiques les plus sujettes à caution (la physique) et en terminant sur les plus fiables (les mathématiques), ce qui permet d'étudier, non le progrès de l'institution scientifique, mais la construction progressive des savoirs dont l'évolution peut alors être analysée de manière indépendante et dont les exigences épistémologiques propres peuvent ainsi être étudiées dans le détail, en tenant compte de l'objet qu'elles visent, des facultés de l'esprit nécessaires à ce travail et des modalités discursives qu'elles imposent.

L'importance que Fontenelle accorde à l'histoire des différentes savoirs académiques est clairement formulée à l'occasion de l'*Éloge* qu'il écrit pour le mathématicien Pierre de Montmort (1719) :

Il travaillait depuis un temps à l'*Histoire de la Géométrie*. Chaque Science, chaque Art devrait avoir la sienne. Il est très agréable, et ce plaisir renferme beaucoup d'instruction, de voir la route que l'esprit humain a tenue, et pour parler géométriquement, cette espèce de progression, dont les intervalles sont d'abord extrêmement grands, et vont ensuite naturellement en se serrant toujours de plus en plus<sup>18</sup>.

On voit ainsi que, sous la plume de Fontenelle, on n'écrit pas de la même manière l'histoire des mathématiques que l'histoire de la botanique, ni celle des sciences que la clarté de la géométrie a permis de réduire en principes simples et évidents (la physique générale ou l'astronomie, par exemple). L'exigence de rationalité doit être totale dans le cas des savoirs dont l'obscurité essentielle subsiste encore, comme la médecine ou la chimie, non seulement pour éviter les erreurs, mais pour ne pas en faire des instruments de la domination des esprits les plus faibles. Ainsi, à l'occasion de la découverte d'une technique qui permet de nettoyer les restes osseux humains à l'aide du crottin de cheval, et qui dépose une couche de cristaux brillants sur les os, et qui suscite chez Fontenelle une interrogation que l'on aurait pu trouver

---

<sup>17</sup> Selon les années, les chapitres consacrés à l'acoustique, à l'optique, et à la mécanique peuvent être absents de l'*HARS*, tout comme il peut y avoir de nouveaux chapitres, comme la catoptrique, la dioptrique, et même la géographie (à propos des mesures géographiques des Anciens). Les chapitres de la section « physique » ne varient guère.

<sup>18</sup> *Éloge de Montmort* (1719), *OC*, t. VI, p. 475-476.



dans *De l'origine des fables* : « Que n'eût-on point fait de cette tête de mort lumineuse, si elle fut tombée entre les mains d'imposteurs ? »<sup>19</sup>

Le travail d'historien de l'Académie des sciences ne suppose donc pas seulement d'enregistrer des faits ou de lister les découvertes des savants, son rôle est aussi de montrer les erreurs, les doutes, les hésitations qui doivent constamment rappeler que les connaissances scientifiques ne constituent un discours de savoir que s'il est constamment métadiscours, autrement s'il interroge les modalités de sa production et les termes de son énonciation. C'est pourquoi, Fontenelle n'accorde que quelques lignes aux nouvelles douteuses, alors qu'il commente longuement d'autres travaux dans des comptes rendus de plusieurs pages. Ainsi d'une lettre reçue de Cadix, en 1703, signalant un étrange phénomène sur la mer : « l'on y aurait vu pendant quinze nuits de suite toute la mer brillante d'une lumière claire, à peu près comme un phosphore liquide ». La rumeur prétendait même que « l'eau de la mer emportée dans des bouteilles, rendait la même lumière dans l'obscurité, que quelques gouttes versées à terre y brillaient comme des étincelles de feu »<sup>20</sup>. La conclusion de Fontenelle est brève et sans appel : tout est faux. Et il précise : « L'Académie croit faire autant en désabussant le public des fausses merveilles, qu'en lui annonçant les véritables »<sup>21</sup>. Dans d'autres cas, comme dans *l'Histoire des oracles* ou dans *De l'origine des fables*, l'auteur met en garde contre toute tentation d'interprétation faisant appel au « merveilleux ». C'est par exemple le cas de l'étrange « fontaine brûlante », dont l'existence avait été signalée à l'Académie par un correspondant, et qui, après vérification, s'était révélée une croyance populaire sans fondement. Le commentaire de Fontenelle reprend les termes mêmes qu'il avait utilisés dans *l'Histoire des oracles* au sujet de la célèbre « dent d'or » : « M. Dieulamant s'était transporté sur le lieu, et avait vu avec des yeux de physicien », remarque Fontenelle ; puis il conclut : « La fontaine brûlante n'est point une fontaine [...] Il est bon de s'assurer exactement des faits et de ne pas chercher la raison de ce qui n'est point »<sup>22</sup>.

On constate également que certains sujets reviennent régulièrement, non seulement d'année en année mais à l'intérieur d'un même volume, plusieurs comptes rendus ou articles pouvant aborder une même thématique. Cette pratique permet de reconstituer de véritables séries à l'intérieur même des chapitres et dans la durée des volumes, et de suivre les

<sup>19</sup> « Observations d'anatomie » II, *HARS* pour 1737, p. 47.

<sup>20</sup> *HARS* pour 1703, « Diverses observations de physique générale », X, p. 22.

<sup>21</sup> *Ibid.*

<sup>22</sup> « Sur les singularités de l'Histoire Naturelle de la France », *HARS*, 1699, p. 23. C'est par ces termes que s'ouvre, dans *l'Histoire des Oracles* (1686), le récit de la célèbre « dent d'or » : « Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est lente pour la plupart des gens qui courent naturellement à la cause, et passent par-dessus la vérité du fait ; mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point », *OC*, t. II, p. 161.

discussions autour d'une problématique particulièrement importante ou polémique pour une période donnée. Dans de tels cas, Fontenelle a l'habitude de signaler en ouverture de son compte rendu l'état de la question dans les volumes précédents, et de renvoyer en note<sup>23</sup> aux différents articles de l'*Histoire* ou aux mémoires ayant déjà abordé la question. C'est d'ailleurs Fontenelle lui-même qui nous donne cette clé de lecture des volumes de son *Histoire*, lorsque, à la fin de son mandat, il propose quelques articles de synthèse sur les grandes questions qui ont animé les discussions savantes. Prenons l'exemple de la synthèse « Sur les monstres » que Fontenelle propose en 1740, et qui, outre la revue historique sur la question, analyse plusieurs mémoires en même temps, afin, nous dit-il, « que le tout ensemble pût être plus facilement vu d'un seul coup d'œil »<sup>24</sup>. Il procède de la même manière à propos de la question de la circulation du sang dans le fœtus, dans un article de synthèse qu'il publie en 1739, en reprenant deux mémoires de Lémery publié dans le même volume<sup>25</sup>. Le compte rendu s'étend alors sur une dizaine de pages, dont la plus grande partie est réservée à l'histoire de la controverse, et, surtout, à la présentation des hypothèses défendues jusque-là par les deux camps, celui du médecin Lémery et celui du médecin Méry, puis de Winslow. L'exposé est ponctué par de nombreux renvois, en marge, à des comptes rendus publiés dans les différents volumes de l'*Histoire*. La présentation que Fontenelle fait du mémoire qui lui sert de point de départ est ainsi répartie tout au long de l'article, comme s'il s'agissait des réponses les plus vraisemblables aux difficultés qu'ont soulevées à travers les années les défenseurs de l'une et de l'autre des théories. Puis, après avoir montré ce qui semble désormais acquis sur la question, il conclut :

Si les lumières qu'on vient de répandre sur la question de la circulation du sang dans le fœtus pouvaient enfin la terminer, cet exemple aiderait à prouver que les longues contestations des philosophes ne sont pas pour cela de nature à ne finir jamais, et qu'au lieu de leur reprocher leurs incertitudes, il faudrait les louer de la sage patience avec laquelle ils attendent les clartés nécessaires<sup>26</sup>.

Ainsi, un épisode dans la grande histoire de l'anatomie humaine, offre plusieurs enseignements au lecteur : premièrement, une explication vraisemblable sur la manière dont le sang maternel passe dans le corps de l'enfant, ce qu'on pourrait appeler un acquis de l'anatomie. Mais tout aussi important, sinon plus, un enseignement méthodologique et épistémologique : il n'y a pas de savoir absolu en soi, surtout en physique ; la science ne se

---

<sup>23</sup> Aussi bien en ouverture que dans le corps de l'article.

<sup>24</sup> *HARS* pour 1740, *loc. cit.* Nous analyserons par la suite l'importance de l'isotopie de la vue dans l'ensemble de l'*HARS*.

<sup>25</sup> « Sur le trou ovale. Premier mémoire », *HARS* pour 1739, p. 31-50 et « Sur le trou ovale. Second mémoire », *Ibid.*, p. 97-118.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 13.

construit que dans le temps, par « chapitres » jamais totalement clos, et nécessite le travail patient de l'historien, capable de mettre en relation les faits qui, ainsi reliés, permettent de construire des connaissances de plus en plus sûres et qui, de temps en temps, révèlent des principes incontestables sur lesquels viendront s'appuyer de nouvelles connaissances. L'*Histoire de l'Académie royale des sciences* que rédige Fontenelle a la prétention de participer, par le travail discursif patient, à la construction progressive de ces vérités « séparées », comme l'annonçait le projet académique dans sa célèbre *Préface sur l'utilité des mathématiques* :

Jusqu'à présent l'Académie des Sciences ne prend la Nature que par petites parcelles. Nul Système général, de peur de tomber dans l'inconvénient des systèmes précipités, dont l'impatience de l'esprit humain ne s'accommode que trop bien [...]<sup>27</sup>

On a souvent interprété cette affirmation de Fontenelle comme un principe épistémologique régissant l'élaboration d'un savoir général sur la Nature. Or, il me semble que l'élaboration de ce savoir général est indissociable, dans l'esprit de Fontenelle, de la production d'un discours historique, dont l'*Histoire de l'Académie des sciences* est en fin de compte un des premiers exemples. Le refus d'un système général de la nature n'interdit pas de rassembler les faits sûrs qui permettront de constituer, peu à peu, la mémoire des découvertes dont l'esprit humain est capable, et avec lesquels on pourra un jour écrire l'histoire des différentes disciplines et confirmer les acquis de la science :

Le temps viendra peut-être que l'on joindra en un corps régulier ces membres épars ; et s'ils sont tels qu'on le souhaite, ils s'assembleront en quelque sorte d'eux-mêmes. Plusieurs vérités séparées, dès qu'elles sont en assez grand nombre, offrent si vivement à l'esprit leurs rapports et leur mutuelle dépendance, qu'il semble qu'après avoir été détachées par une espèce de violence les unes d'avec les autres, elles cherchent naturellement à se réunir<sup>28</sup>.

Chaque compte rendu, chaque chapitre thématique peut être vu comme une de ces « vérités séparées » qui, même si intéressantes en soi, ne construisent pas de savoir sûr *per se*. En revanche, une série d'articles suffisamment longue peut offrir à l'esprit une autre forme de connaissance : d'une part, le registre des avancées positives que ses confrères académiciens ont contribué à découvrir, mais, plus important encore sans doute, une réflexion sur les mécanismes de l'esprit qui permettent de s'assurer de la justesse de ces savoirs, un retour critique sur les méthodes et sur le langage employés pour les décrire, une démarche métacritique en somme permettant de retrouver des constantes, des relations entre les faits

<sup>27</sup> *Préface sur l'utilité des mathématiques, op. cit.*, p. IXI.

<sup>28</sup> *Idem*.

isolés, autrement dit, des lois de la pensée. Replacé dans le contexte de l'écriture sérielle pratiquée par Fontenelle, ce principe permet d'expliquer autrement la pratique historique de Fontenelle et de voir dans le traitement des comptes rendus autre chose que la construction de la mémoire de l'institution<sup>29</sup>. Le jeu des paratextes (notes et renvois en marge) qui caractérise les différents articles de l'*Histoire de l'Académie des sciences* écrite par Fontenelle tissent les relations entre les différentes « vérités séparées », jusqu'à ce que ces vérités apparaissent en nombre suffisant pour que l'on puisse proposer un bilan de l'ensemble. C'est de cette manière que le travail historique que Fontenelle conduit pour le compte de l'Académie royale des sciences répond aux exigences épistémologiques qu'il avait définies dans *Sur l'histoire* : non pas l'accumulation de nouveaux faits mais plutôt l'analyse des mécanismes de l'esprit humain qui permettent de les révéler.

Les fragments *Sur l'histoire* définissaient un deuxième critère indispensable à la production d'une « histoire véritable » : l'étude des motivations qui font agir les hommes et les mœurs qui en découlent. Il me semble que c'est le rôle que l'auteur accorde, à l'intérieur de l'*Histoire de l'Académie des sciences* aux éloges qu'il consacre aux académiciens. La vie des individus qui participent à l'histoire de l'académie royale des sciences peut dans ce sens servir comme objet d'une analyse objective de la nature humaine confrontée à la quête de la vérité, comparable à ce que l'expérience peut apporter dans les sciences de la nature pour la connaissance de l'anatomie, de la physique ou de la chimie. L'inclusion des éloges dans l'*Histoire de l'académie des sciences* montre ainsi qu'il n'est d'histoire de l'institution sans l'histoire des hommes qui la composent, ni de progrès scientifique sans les génies qui le rendent possible par leurs découvertes et même par leurs faiblesses. C'est pourquoi Fontenelle ne manque pas de mettre en avant, à côté des grandes découvertes, les erreurs dans lesquels tombent ces hommes de génie, parce que ces erreurs mêmes sont utiles au mouvement dont elles participent. Tout comme dans la *Digression sur les Anciens et les Modernes*, Fontenelle insiste à travers les éloges sur la dimension nécessairement historique et collective des savoirs en construction. Chaque savant bénéficie pour son travail des connaissances et des méthodes apportées par ses prédécesseurs, mais il peut également apprendre de leurs erreurs, puisqu'aucun homme, aussi savant fût-il, n'en est exempt : « L'histoire des pensées des hommes — affirme Fontenelle à propos de Leibniz — apprend aux plus grands génies, qu'ils ont eu des pareils, et que leurs pareils se sont trompés »<sup>30</sup>. L'histoire des sciences que dessinent ces « vies » se construit sur cette tension permanente entre la pensée rationnelle et la

<sup>29</sup> Simone Mazauric, *Fontenelle et l'invention de l'histoire des sciences*, op. cit., p. 83.

<sup>30</sup> *Éloge de M. Leibniz, HARS pour 1716*, p. 105-106. Voir ci-dessous, p. xxx.

tentation du « système », entre les grandes découvertes et les grandes erreurs, dont l'histoire des savoirs et l'histoire des hommes de science sont le meilleur témoignage. Les éloges sont donc l'occasion de passer de la biographie individuelle des hommes de génie à l'histoire des savoirs qu'ils ont contribués à construire et, au-delà, à l'histoire de l'esprit humain dans son mouvement ininterrompu : une histoire dont l'horizon ne semble pas assombri par la menace d'une punition divine, mais qui offre des possibilités encore insoupçonnées, celles que la raison, l'observation et l'expérience (fondements du travail scientifique) permettront sans doute un jour d'atteindre.

L'histoire de l'esprit humain qui se dessine à travers les *Éloges* répond ainsi à la définition du progrès que Fontenelle proposait dans ses textes les plus engagés de la querelle des Anciens et des Modernes, comme la *Digression*. Elle apparaît même comme la preuve par l'exemple de la conception fontenellienne de l'histoire qui défiait l'idée chrétienne, et surtout pascalienne, des différents « âges » d'un monde nécessairement condamné à la déchéance<sup>31</sup>. Composer l'éloge de ses confrères c'est donc non seulement faire la louange des individus en tant que génies intemporels, mais aussi, et peut-être surtout, celle de la quête à laquelle ils participent en tant qu'être faillibles. Faire l'histoire des savoirs et de ceux qui y travaillent revient ainsi à participer à l'élaboration d'une historiographie aux fondements psychologiques, éthiques et philosophiques.

La charge académique permet donc à Fontenelle de conforter les principes méthodologiques qu'il avait exposés dans l'*Histoire des Oracles* ou dans la *Digression sur les Anciens et les Modernes* et qu'il reprendra dans certains de ses écrits plus discrets, comme *De l'origine des fables*. On pourrait encore aller plus loin, et observer comment Fontenelle transforme subtilement cette fonction officielle en tribune officieuse des idées philosophiques qui découlent de sa méthode historique. De fait, tout comme la lecture que fait Fontenelle des mécanismes d'élaboration des savoirs et des erreurs aboutit indirectement à une critique féroce des croyances religieuses, nous pouvons affirmer que l'exigence épistémologique déployée dans l'*Histoire de l'académie royale des sciences* transforme le discours scientifique en un support efficace des idées philosophiques les plus polémiques de l'époque, celles-là même que l'on retrouve dans les écrits clandestins attribués au même Fontenelle.

En effet, et c'est sans doute là que l'intelligence stratégique de l'auteur se manifeste, les écrits académiques sont pour Fontenelle l'occasion de donner une assise scientifique à

---

<sup>31</sup> Rappelons que Fontenelle détourne l'allégorie que Pascal proposait dans la *Préface au Traité du vide*, où il compare l'histoire des hommes à celle d'un individu, en assurant que cet homme ne mourra jamais.

certaines de ses idées les plus radicales<sup>32</sup>. Certes, aucun texte n'aborde, par exemple, la question de la nature matérielle de l'âme ni celle de sa localisation dans le corps humain, ces sujets excédant d'une part les compétences de l'Académie des sciences, qui de toutes manières exclut volontairement les questions dogmatiques. En revanche, les nombreux commentaires que Fontenelle écrit à propos des travaux des anatomistes sur le cerveau humain lui permettent d'affirmer un déterminisme physiologique que l'on retrouve dans l'un des écrits clandestins qui lui sont attribués, le *Traité de la liberté*<sup>33</sup>. Considérée comme l'expression des capacités proprement intellectuelles qui permettent de distinguer l'homme de l'animal, l'âme est entièrement dépendante du cerveau. Voilà le commentaire que propose Fontenelle à propos d'un cas d'anencéphalie rapporté par l'anatomiste Littre :

Que devient donc le système ordinaire, où le cerveau est la source des esprits animaux, qu'il sépare de la masse du sang, et qu'il répand ensuite dans toutes les parties par les nerfs, qui ne sont que les canaux d'une liqueur si subtile ? Si l'on ôte au cerveau l'origine des mouvements et des sensations, où la placera-t-on [...] ?

M. Littre, pour sauver le système commun, du moins dans le fait qu'il y avait vu, observe que les deux membranes destinées à renfermer le cerveau, et qui de là se prolongeant vont renfermer aussi la moelle de l'épine, s'y trouvaient dans toute leur étendue, quoique parfaitement vides ; et il conjecture, que comme toutes les membranes du corps sont garnies de glandes, peut-être celles-là en avaient-elles qui filtraient le sang artériel, et en tiraient les esprits, à peu près à la manière du cerveau.

Ici, le texte établit un rapport direct entre la matière et l'esprit : il n'y a pas d'idée possible sans le concours du cerveau, ou à défaut, d'une structure organique en lien avec celui-ci. Mais l'auteur insiste aussi sur le rapport qu'il y a entre la taille du cerveau et les capacités intellectuelles des individus, tout en supposant une forme de continuité entre les hommes et les animaux, dont la différence réside sur la quantité de matière et non pas sur la qualité de celle-ci :

Mais ces glandes qui pouvaient le remplacer, à l'égard des mouvements lents et peu fréquents d'un fœtus, ne l'eussent pas pu à l'égard de ceux d'un adulte, et moins encore à l'égard des fonctions de l'intelligence. Car enfin cette prodigieuse quantité d'esprits, et d'esprits finement travaillés, qui y est absolument nécessaire, ne peut être formée que dans le cerveau. Et pour n'en juger que par des apparences extérieures, mais cependant assez fortes, l'homme qui n'est pas le plus grand de tous les animaux, a plus de cervelle

---

<sup>32</sup> Pour une présentation complète de ces aspects de l'œuvre académique de Fontenelle, voir Maria Susana Seguin, « Fontenelle, l'Académie des Sciences et le siège de l'âme », *La Lettre clandestine* n° 18, 2010, p. 162-179 ; « Des idées matérialistes dans le discours officiel sur les sciences : Fontenelle à l'Académie des sciences », dans *Matérialisme(s) en France au XVIIIe siècle. Entre littérature et philosophie*. Adrien Paschoud/ Barbara Selmecci (dir.) Berlin, Franck et Timme, 2019, p. 51-79 ; « L'Académie royale des sciences, tribune officielle de la pensée clandestine », *La Lettre clandestine* n° 28, 2020, p. 67-80.

<sup>33</sup> *Traité de la liberté*, dans *Nouvelles libertés de penser* que le *Traité de la liberté*, Amsterdam, 1743. Voir l'édition procurée par Colas Duflo, dans *Digression sur les Anciens et les Modernes et autres textes philosophiques*, Sophie Audidière dir., Paris, Garnier, 2015, p. 215-229.

qu'aucun autre, et ceux qui en ont le plus après lui, sont les moins éloignés de son intelligence<sup>34</sup>.

Ce principe, dont le substrat matérialiste semble évident, rappelle d'ailleurs l'idée exposée à l'ouverture de la *Digression sur les Anciens et les Modernes* par laquelle le philosophe affirmait l'universalité de la nature humaine :

La Nature a entre les mains une certaine pâte qui est toujours la même, qu'elle tourne et retourne sans cesse en mille façons, et dont elle forme les hommes, les animaux, les plantes ; et certainement elle n'a point formé Platon, Démosthène ni Homère d'une argile plus fine ni mieux préparée que nos Philosophes, nos Orateurs et nos Poètes d'aujourd'hui<sup>35</sup>.

On constate donc que si Fontenelle n'affirme pas ouvertement dans les écrits académiques que la matière pense, il ne montre pas moins qu'il est impossible d'expliquer la pensée sans faire agir des principes purement matériels. Autrement dit, parce qu'il lui est impossible de partir d'un principe qui échappe à la science et qui relèverait d'un choix métaphysique (la nature même de la matière) à partir duquel déduire un système univoque d'explication de la détermination de l'âme, Fontenelle adopte une démarche purement inductive qui, à partir de l'observation répétée de cas concrets (le fonctionnement / dysfonctionnement du cerveau), lui permet de conclure à l'existence d'une constante opérationnelle (une loi), même si on ne peut pas encore en comprendre la nature ni en expliquer les mécanismes d'action : la pensée ne peut être donc que matérielle. Le cerveau n'est donc pas le siège d'une âme qui en serait indépendante, celle-ci lui est consubstantielle, et c'est dans la matière que trouvent origine aussi bien les forces vitales que les capacités intellectuelles de l'homme.

C'est aussi pour cette raison que les évocations de la mort, dans le contexte académique, évacuent complètement la dimension métaphysique ou religieuse : Fontenelle définit régulièrement la mort comme un phénomène naturel, le passage d'un état de la matière à un autre, qui ne se résume pas à la séparation de l'âme spirituelle et du corps, mais qui se traduit par une série de phénomènes, dans une logique causale, qui lui enlève toute dimension affective ou spirituelle :

cela suppose que le mouvement du sang étant arrêté, et la mort arrivée à cet égard, elle ne l'est pas encore à l'égard de la respiration, ni même d'une dernière contraction du cœur et

---

<sup>34</sup> « Sur un fœtus extraordinaire », *HARS*, 1701, p. 25. Les exemples de ce type sont nombreux.

<sup>35</sup> *Digressions sur les Anciens et les Modernes*, éd. critique par Jean-Claude Bourdin, dans Fontenelle, *Digression sur les Anciens et les Modernes et autres textes philosophiques*, sous la direction de Sophie Audidière, Paris, Garnier, 2016, p. 91.

des artères, mais il n'y a rien là d'impossible, ni de difficile à concevoir. Il est même tout à fait de l'ordre physique que la mort ne soit pas un instant si précis<sup>36</sup>.

L'approche scientifique de la mort que propose l'*Histoire de l'Académie royale des sciences* semble alors parfaitement compatible avec la tranquillité de l'esprit que manifeste l'auteur du traité *Du Bonheur*, qui opposait la peur de la mort des hommes du commun (et en particulier celle des chrétiens) à la tranquillité, voire à la félicité, du philosophe qui a renoncé aux chimères de l'imagination, et dans la logique argumentative indirecte de Fontenelle, de la religion<sup>37</sup>. C'est aussi la conclusion à laquelle arrive le Chinois qui, dans les *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke*<sup>38</sup> démontre l'absurdité du dogme chrétien des récompenses futures et la vacuité même de la notion de Dieu, idées que l'on retrouve aussi dans l'*Histoire des Ajaoïens ...*<sup>39</sup>, ce peuple qui fait de l'athéisme vertueux le premier signe de son identité<sup>40</sup>. Fontenelle transforme ainsi les écrits académiques en une tribune privilégiée pour ses propres idées, mais aussi pour celles que la pensée polémique peut récupérer à son tour, à laquelle la dimension scientifique du support apporte une forme de garantie, et le rôle apparemment neutre de sa fonction et le cadre académique une légitimité indiscutable auprès des lecteurs.

On peut donc reconnaître, pour conclure, que sa place d'académicien des sciences et le statut particulier des textes qu'il écrit pendant plus de quarante années en tant que secrétaire perpétuel de la compagnie offrent à Fontenelle un cadre unique pour la diffusion de la pensée philosophique. Bien évidemment, notre auteur satisfait pleinement à sa fonction officielle et devient l'historiographe des exploits scientifiques du royaume. De ce point de vue, il sait rendre agréable la lecture des recherches les plus arides et parvient à faire comprendre les expériences des chimistes et les observations des astronomes. Mais Fontenelle est aussi un esprit libre, écrivant pour un public qui n'est pas nécessairement initié aux nouveaux savoirs scientifiques ni aux principes épistémologiques qui les sous-tendent. Discrètement, il fait de

<sup>36</sup> « Sur les tumeurs venteuses, les points de côté et les pertes de sang », *HARS*, 1714, p. 19.

<sup>37</sup> Éd. critique par Isabelle Mulet, dans *Digression sur les Anciens et les Modernes*, Sophie Audidière dir., éd. citée, p. 715-740.

<sup>38</sup> Fontenelle, *Réflexions critiques sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke, concernant la possibilité d'une autre vie à venir*. Édition critique par Antony McKenna, *Revue Fontenelle*, n°11-12 (2014), p. 149-184. Sur ce texte voir Maria Susana Seguin, « Fontenelle et le genre des entretiens entre les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », dans *L'Entretien, du XVII<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècles*, sous la direction d'Agnès Cousson, Paris, Garnier, 2021, p. 41-54. Voir aussi « Un coup à trois bandes. Fontenelle et le cartésianisme radical », dans *Cartésianisme radical*, sous la direction de Delphine Antoine-Mahut et Pierre Girard, Paris, Classiques Garnier, à paraître.

<sup>39</sup> En attendant l'édition préparée par Claudine Poulouin, voir *Histoire des Ajaoïens, ou la République des philosophes*, éd. H.-G. Funke, Paris Universitas / Oxford, Voltaire Foundation, 1998. Sur ce texte, voir Claudine Poulouin, « L'Histoire des Ajaoïens de Fontenelle, fable radicale, subversive et secrète », *La Lettre clandestine*, 28/2020, p. 285-297.

<sup>40</sup> Le nom de l'île d'AJAO signifie littéralement, selon ce que nous explique le texte à propos de la langue de ses habitants, « sans dieu ».



*l'Histoire de l'Académie royale des sciences* un instrument efficace pour convertir ses lecteurs « au parti de la philosophie » : non seulement il l'invite à réfléchir sur les mécanismes d'élaboration de la pensée rationnelle, mais aussi, et faute de pouvoir lui exposer ouvertement les fondements philosophiques des nouvelles découvertes, il l'introduit à des modalités de pensée subversives et le familiarise avec des thématiques et des principes qui lui permettront à l'avenir d'en accepter les présupposés et les conséquences. Dans cette logique, et bien avant *l'Encyclopédie*, Fontenelle nous montre donc qu'il n'y a de haute philosophie que dans une démarche historique, celle qu'il pratique lui-même en consignait l'histoire de l'institution dont il est le secrétaire, mais au-delà, celle de l'esprit humain dans son ensemble, et qui doit comporter aussi bien l'histoire des conquêtes de la raison que celle des erreurs dont les hommes, même les plus grands génies, comme Descartes, Leibniz ou Newton peuvent être capables.

Ainsi, des écrits académiques aux manuscrits clandestins, la méthode historique et la transformation du registre discursif que l'écriture de l'histoire suppose révèlent toute leur cohérence et leur efficacité, et l'absence de considérations morales explicites dans les textes de l'Académie royale des sciences se prête bien à l'exposition du déterminisme matérialiste que Fontenelle exposait dans les écrits clandestins. Il est évident qu'un tel système ne saurait être divulgué à tous les lecteurs, une grande majorité des hommes n'étant pas prêts à recevoir et à adopter une morale de la mesure, une théorie du bonheur purement philosophique, une philosophie matérialiste qui, bien que non systématique, pouvait mener le lecteur à se passer de l'idée même de Dieu. Les textes de l'Académie, adressés à un public mondain, largement diffusés en Europe, habituent subtilement le lecteur à la nécessité de tels idées, grâce à un langage plaisant, et aux exigences de l'écriture historique, alors que les traités clandestins, écrits pour des initiés, en développent explicitement les conséquences.

L'influence du secrétaire perpétuel dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle doit donc se mesurer à la qualité de ses idées et de ses écrits, mais aussi au pouvoir que lui confère sa situation au sein de l'une des institutions les plus prestigieuses de la monarchie française et dont il sait faire un lieu stratégique pour l'élaboration et la circulation des nouvelles idées. On pourrait même se demander lequel, du matérialisme diffus des écrits académiques, largement diffusés, ou des écrits clandestins, réservés par nature à un public déjà converti, aura été le plus efficace dans l'émergence de la philosophie des Lumières.

Institut Universitaire de France